

Alain Joubert

Le jeu des circonstances

Début 1968, les événements politiques se précipitent en Tchécoslovaquie : dès janvier, Alexandre Dubcek remplace le « trop » stalinien Novotny à la tête du Parti Communiste, et le général Svoboda est élu Président de la République. Commence alors ce que l'on nommera « le printemps de Prague », qui ira jusqu'à la suppression de la censure en juin de la même année.

À Paris, les surréalistes qui ont perdu leur essentielle boussole quelques mois auparavant, avec la mort d'André Breton, ont néanmoins repris une activité pleine et entière autour de leur nouvelle revue, *L'Archibras*. Ils apprennent alors qu'un groupe surréaliste s'est révélé à Prague, à la faveur des événements, sachant de plus qu'il existait bel et bien, mais clandestinement, sous le précédent pouvoir. Les contacts sont aussitôt pris, et une grande exposition internationale du surréalisme est décidée d'un commun accord, sur le thème-titre *Le Principe de plaisir – Princip Slasti*, en tchèque. Elle voyagera entre Brno, Prague et Bratislava, de janvier à mai 68, si tout va bien.

Au nombre des organisateurs, du côté tchécoslovaque, on nommera notamment Vratislav Effenberger, Stanislas Dvorsky et Petr Král, lesquels proposent aux surréalistes de France de répondre à toute une série de questions concernant l'actualité du surréalisme et les problématiques qui, alors, se posaient internationalement ; ceci fera l'objet de ce que l'on nommera : *Le téléphone Paris-Prague*.

Je ne vais pas revenir ici sur le succès de cette exposition, ni sur les contacts très riches qui en résultèrent, car nous allons très vite passer de l'espoir d'une liberté retrouvée pour nos amis tchèques à l'anéantissement de celle-ci dans la nuit du 20 au 21 août. Cette nuit-là, en effet, 600.000 hommes des troupes soviétiques, est-allemandes, polonaises, hongroises et bulgares envahissent le pays sur les ordres de Moscou, afin de rétablir *l'ordre stalinien*, ou ce qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau, contrairement à ce que Fidel Castro osera affirmer, au grand dam de ceux qui le soutiennent encore, y compris parmi nous. Mais ceci est une autre histoire...

Parmi les amis tchèques, certains réussirent à prendre le large avant qu'il ne soit trop tard, et débarquèrent à Paris, non sans mal. C'est ainsi que Petr Král fit son apparition au sein du groupe parisien, et noua des relations privilégiées d'amitié avec plusieurs des surréalistes qui se réunissaient, chaque soir, au café de *La Promenade de Vénus* ; ma compagne Nicole Espagnol et moi fûmes de ceux-là.

Certains de ceux qui s'étaient réfugiés en France finirent par retourner là-bas, plus tard, d'autres choisirent l'exil. C'est ainsi que Petr devint « français » durant près de quarante ans, – avant même naturalisation –, adoptant notre langue et publiant de nombreux recueils de poèmes, des essais sur la poésie ou le cinéma – il écrivit longtemps dans la revue *Positif* –, des textes théoriques aussi. Son surréalisme se fit alors « discret », car il tenta de trouver des repères là où on ne l'attendrait pas. Souvent il y parvint, ou cru y parvenir, mais cette « *position de l'esprit* » qu'est le surréalisme évolue avec le temps et,

n'ayant ni forme précise ni esthétique privilégiée, elle correspond à une forme de la vie *irréductible* à beaucoup d'autres ; et cela, Petr Král ne pouvait s'en départir sans se renier lui-même complètement. Ce qui n'advint pas.

En 2006, le jeu des circonstances, les rudesses de l'existence, ou tout autre chose mystérieusement à l'œuvre, lui firent prendre le chemin du retour, et c'est de Prague, à nouveau, que nous parvinrent ses livres, toujours rédigés en un français minutieux, d'un raffinement extrême, et néanmoins publiés en France. Par exemple, ce *Vocabulaire*, chez Flammarion en 2008, qui proposait une série de textes brefs, se situant quelque part entre l'anecdote et le poème, les mirages offerts par certains tableaux (ceux de Cremonini, notamment), le silence, le subtil ou le burlesque égarant ; le « *gris* », encore, ou le « *banal* », ces nuances qu'il souhaite mettre en face du « *merveilleux* » cher à André Breton, en « oubliant » que le passage du *banal* au *merveilleux* n'est qu'affaire de regard, d'approche, de sensibilité.

Car toute la sensibilité surréaliste, précisément, s'est constituée à partir de cette appropriation poétique du banal, du quotidien : la rue, les affiches, la nuit, les menus incidents, les rencontres, la dérive urbaine (plus tard redécouverte par Guy Debord), les fêtes foraines et les bistrotts, les halles et les femmes faciles, porteuses d'inconnu, l'électricité révélatrice et les transports en commun, la littérature de gare, le cinéma populaire et les peintures « *idiotes* », etc. Bien sûr, tout cela, il le sait. Et s'il se plaît, comme nul autre, à en arpenter les détours, explorer les détails, souligner l'inaperçu ou révéler les reliefs cachés, il le doit à l'usage de son « *gris merveilleux* », cette couleur du temps faite pour nous égarer qu'il a si bien su synthétiser. Ses textes courent ainsi à la vitesse de la lenteur, au long de pages inspirées, marquées des balises du réel, celui de l'intérieur, le seul qui mérite de faire surface dans l'imaginaire du lecteur. Derrière le mur de verre, aux aguets, Petr Král.

Si je me suis quelque peu attardé sur ce livre, c'est qu'il représente à mes yeux la quintessence même du regard de son auteur sur les choses de la vie, mais c'est toute son œuvre qui s'inscrit en filigrane de mes commentaires. À présent, je voudrais évoquer trois moments de nos rapports amicaux, et des événements qui en marquèrent les contours. Leur singularité ne manque pas de sel, vous verrez !

Pour commencer, je vais laisser la parole à mon ami Éric Losfeld, éditeur des surréalistes, bien trop tôt disparu hélas ! Voici un extrait de ses mémoires, publiées en 1979 chez Belfond, juste avant sa mort, sous le titre *Endetté comme une mule*, et rééditées ailleurs depuis : « *J'avais une jeune collaboratrice tchèque, en France depuis 1968, et ne pouvant plus retourner en Tchécoslovaquie sous peine d'emprisonnement, ayant dépassé son permis de séjour à l'étranger. Il fallait, pour y remédier, qu'elle puisse arguer d'un passeport étranger, et, pour ce faire, épouser bianco un ressortissant français. Qu'à cela ne tienne, Alain l'épousa sous les yeux de sa compagne Nicole ; ma fille Joëlle et moi furent témoins.* »

Ce que Losfeld ne dit pas, c'est que cette jeune et très jolie femme était alors la compagne de Petr Král, qu'elle se nommait Vlasta, et que Petr assistait aussi, évidemment, à notre mariage en la mairie du 6^e arrondissement de Paris, ce 18 décembre 1973, plusieurs photos en témoignent. Ce qu'il ne dit pas non plus, parce qu'il l'ignorait, c'est que, de retour à Prague, Vlasta fut arrêtée en dépit de son passeport français, obtenu peu de temps après notre « union ». En conséquence, je dus par la suite me battre comme un fauve dans

les bureaux du consulat tchèque, à Paris, avec un certain Marx (!), afin de réunir les papiers nécessaires au retour de Vlasta au « foyer conjugal » ! C'est aux cris de « Rendez-moi ma femme ! » que je hantais régulièrement les couloirs de ce consulat, mais il fallut attendre plusieurs semaines avant d'obtenir satisfaction, ma malheureuse épouse ayant été incarcérée sitôt le pied posé à Prague. Et pendant ce temps, Petr prenait son mal en patience.

Après plusieurs années de mariage blanc, alors que Vlasta et Petr s'étaient séparés tout en demeurant bons amis, le divorce s'imposa à nous deux, mon « épouse » se trouvant enceinte de son nouveau compagnon, tchèque lui aussi, ce que je ne pouvais tout de même pas assumer avec la même facilité que les joyeuses noces évoquées par Losfeld ! Notre séparation officielle fut donc prononcée le 10 décembre 1980, soit après sept ans d'un mariage sans histoire ! De leur côté, Petr et sa nouvelle compagne se portaient bien, et Nicole et moi n'allions pas tarder à passer devant le maire, à notre tour, après vingt-deux ans de vie commune...

Tous ceux qui s'intéressent au surréalisme savent que le *hasard objectif* constitue une des données fondamentales de son champ d'investigation. Dans le *Dictionnaire général du surréalisme et de ses environs* (Adam Biron / René Passeron, P.U.F. 1982), Petr Král, rédigea l'entrée *Hasard objectif*. Après avoir rappelé qu'il s'agissait là d'une « conciliation de la nécessité naturelle et de la nécessité humaine », il pourra ajouter ceci : « *En ce sens, le hasard objectif, plus encore que la rencontre des causalités intérieure et extérieure, est le point d'intersection de deux disponibilités : celle d'un individu et celle, infinie, de l'ensemble du réel* ». C'est donc sous ce signe qu'une très spectaculaire rencontre allait se produire, un jour, à Manhattan.

Pour des raisons professionnelles, je fus amené à passer plusieurs semaines à New York entre octobre et novembre 1983. Nicole m'accompagnait, et profitait de mes heures de travail pour visiter seule les tours et détours de cette ville-monde. Dès que cela m'était possible, je l'accompagnais avec joie, sachant qu'elle se livrait, en plus, à la photographie avec un sens inné du cadrage et de l'instant. C'est ainsi qu'un jour, sur Park Avenue, au niveau de la 48th street, nous vîmes arriver droit vers nous Petr et sa compagne d'alors, le plus naturellement du monde ! Bien entendu, ni eux ni nous ne pouvions connaître notre présence réciproque en ce lieu, en ce jour, dans la cité « qui ne dort jamais », selon la légende qu'elle se donne ! Il se trouve que l'amie de Petr étant médecin, un séminaire à Montréal les avait rapprochés de New York pour quelques jours, d'où cette rencontre aussi fortuite que hautement improbable ! Elle *devait* donc nécessairement se produire, puisque la magie est quotidienne...

Près de l'endroit où eurent lieu ces retrouvailles, se trouvait, posée à même le trottoir, sans socle aucun, la statue d'un piéton anonyme levant le bras droit, deux doigts levés, pour faire signe à un éventuel taxi repéré sur l'avenue. J'ai appris depuis peu que cette statue venait sans doute d'être installée à cet endroit, et qu'elle était probablement la première d'une série qui se serait développée au fil du temps dans les rues de New York. Toujours est-il que Nicole décida alors de photographier notre petit groupe, lequel improvisa aussitôt quelques attitudes appropriées. On peut voir, ainsi, sur l'une de ces photos, notre ami Petr en train de lire le journal, aux côtés du personnage figé en sa gestuelle définitive ; sur une autre photo, Petr ayant glissé le même journal au creux de la main levée du piéton statufié, quelques passants paraissent à la fois intrigués, dubitatifs ou amusés par la situation !



Park Avenue, New York, 1984 (© Nicole Espagnol)

Sa compagne ayant dû regagner son séminaire à Montréal, Petr resta encore quelques jours à New York. Lui, comme Nicole et moi, étions grands amateurs de Jazz ; un jour, nous décidons d'aller passer la soirée dans l'un des hauts lieux de cette musique, le *Village Vanguard*. Soirée superbe, dans mon souvenir ! Au retour, tard dans la nuit, alors que nous regagnions nos hôtels respectifs dans un même taxi, soudain, surgit de nulle part, un gorille, installé sur une puissante moto, fit son apparition derrière les vitres du véhicule. Il roula ainsi une bonne distance à nos côtés, plongeant avec insistance son regard sur nos personnes intriguées et amusées, ce qui poussa Petr à se lancer dans un concours de grimaces complices avec le gorille ! Ce que nous avons tout simplement oublié, c'était que Manhattan fêtait, ce soir-là, Halloween, puisque nous étions le 31 octobre. Déguisements à la clé, comme celui de notre King Kong miniature !

Autre moment « spécial » datant d'avant le mariage blanc, c'est-à-dire en 1970, un projet de film à partir de *Ferdydurke*, roman de Witold Gombrowicz, dont Georges Sebbag et Dominique Lambert avaient préparés une adaptation. Bien que la réalisation du film eut été envisagée d'un point de vue plutôt « artisanal », un plan de travail parfaitement

« professionnel » avait été établi, avec un découpage plan par plan, soutenu par un second découpage technique incluant mouvements de caméra, lieux de tournage et dialogues ; un travelling fut acquis et, comme la prise de son était prévue en direct, l'adoption, épisodique et clandestine d'un Niagra dans les studios de télévision où travaillait l'un des nôtres, devait permettre le début du tournage.

La distribution était la suivante, pour les rôles principaux : Mimi Parent, peintre surréaliste mais comédienne « naturelle », incarnait Madame Jouvencel, Éric Losfeld (le revoilà !), son mari, moi-même interprétait le rôle pivot de Jojo, et Petr Král celui du professeur Pimko, rouage essentiel de l'intrigue. Le tournage commença donc, un soir de 1970, dans l'allégresse générale et, bientôt, nous nous retrouvâmes en présence d'une bonne vingtaine de minutes utilisables, avant montage bien entendu. Mais il y eut un soir fatal !

Nous venions de répéter une scène se déroulant dans la chambre de Zuta, la lycéenne « moderne » interprétée par une jeune femme amie de Sebbag, impliquant notamment Éric Losfeld en tenue légère, quand le réalisateur demanda alors que chacun se remette en place pour enregistrer les images et les dialogues, puisque nous tournions en son direct synchronisé. Il fit signe au jeune machiniste de brancher le Niagra sur la caméra, mais, par étourderie, ce dernier le brancha sur le secteur. On entendit un « plop » un peu sourd, ce qui voulait dire plus de Niagra, donc plus de son, donc plus de film, sachant que nous étions arrivés au bout de nos finances. Le Niagra regagna sa place, toujours aussi clandestinement. *Fin de l'aventure !*

Quelques jours plus tard, le cœur un peu triste, nous organisâmes une projection des rushes bout à bout, ce qui nous permit de constater « qu'il y avait de bonnes choses » sur la pellicule ; notamment les scènes avec le très singulier professeur Pimko, que Petr avait su incarner avec toute l'inquiétante présence dont il était capable. Malheureusement, nous ne disposons plus aujourd'hui de photogrammes de cet embryon de film, et la silhouette de Petr a disparu en même temps que les rushes, au bout d'obscurités aventures qu'il serait vain de relater ici. Dommage !

Ces quelques souvenirs et appréciations sont là pour faire sentir au lecteur combien les qualités de cœur, l'humour distancié et l'amitié profonde de Petr Král peuvent manquer à ceux qui furent souvent ses complices dans le « tourbillon de la vie », comme le chante si joliment Jeanne Moreau ; mais vous savez cela, bien sûr !

Alain Joubert est né à Paris en 1936. Il nous a quitté pendant que nous préparions ce dossier : ce texte est un de ses tout derniers. Il a participé à l'aventure du groupe surréaliste dans les années 1950 jusqu'à son autodissolution en 1969. Écrivain, poète. Derniers ouvrages : *Le Passé du futur est toujours présent* (Ab Irato, 2013) ; *La clef est sur la porte* (Maurice Nadeau, 2016) ; *L'autre côté des nuages*, poèmes (Ab irato, 2020) ; *Chroniques de la boîte noire*. Images-échos de Nicole Espagnol (Maurice Nadeau, 2021). Il est aussi critique (*La Quinzaine Littéraire* puis *En attendant Nadeau*).